

A toutes ces causes de dissolution qui travaillaient Tampico s'en ajoutait une autre non moins funeste, dont l'action lente et continue se faisait secrètement sentir dans tout le Tamaulipas. Après l'heureuse campagne accomplie en 1848 par le général Scott, le vainqueur du Mexique, les Américains s'étaient retirés, mais sans cacher leurs projets d'envahissement futur. « Le fruit n'est pas assez pourri, » disaient les *Yankees*; « nous attendrons la putréfaction pour repasser la frontière du Rio-Grande, la cognée à la main. »

Au mois de juin 1864, les Américains avaient commencé à tenir parole. Le recrutement du général Cortina, qui venait d'ouvrir la campagne dans le Tamaulipas au nom de Juarès, avait amené déjà au quartier général des républicains de la province, à Vittoria, bon nombre de *Yankees* enrôlés dans les agences mêmes de New-York ou de Philadelphie. Le colonel Perfecto Gonzalès, originaire du Texas, que je fis plus tard prisonnier porteur de ses lettres de service et de proclamations incendiaires prêchant le meurtre de tous les Français, se chargeait de les amener par le Texas sur le territoire mexicain, où ils pénétraient par bandes. Ces bandes se disaient pacifiquement envoyées pour faire de gros achats de troupeaux pour le compte des confédérés. La moitié des groupes était armée

de *rifles* et de *revolvers*, sous prétexte que les escortes étaient nécessaires pour repousser les attaques des Indiens *bravos*, qui attendaient leur retour, embusqués dans les grandes prairies. Une fois le pied sur le territoire mexicain, les bandes se déclaraient juaristes et s'éparpillaient en guérillas à la voix du général Cortina. C'étaient ces guérillas qui infestaient le parcours de Tampico à San-Luis, et que nous devons poursuivre au premier jour.

## V

Le 7 juin, la contre-guérilla quittait Tampico; jamais ses rangs n'avaient été aussi compactes : 290 fantassins, 260 cavaliers et deux bouches à feu, dont une rayée, défilèrent par la porte d'Altamira. Les deux pelotons de cavaliers arabes ouvraient la marche : au moment du départ, l'avant-garde eut une rude tâche à remplir pour écarter les blanches Mexicaines et les Indiennes cuivrées qui formaient cortège. La garnison désignée pour garder le port pendant cette sortie s'était renforcée des *cargadores*, espèce de corporation privilégiée de portefaix indiens, vigoureux gaillards employés à charger les cargaisons sur le quai de la douane.

Mariés presque tous et vivant en ville, ils étaient intéressés par leur salaire à la continuation du travail et résolus à repousser les coups de main qui pouvaient l'interrompre.

La route d'Altamira, qui devait nous conduire dans cette ville d'abord, puis à Santa-Barbara, à Tula, et de là à San-Luis, s'engage, à deux kilomètres de Tampico, sous les voûtes d'une splendide forêt vierge. Des deux côtés se cachent à l'ombre de grands arbres à caoutchouc des cahuttas d'Indiens, entourées de champs de maïs et de bananiers. A l'aspect de nos vestes rouges, des enfants nus et effarés se sauvent dans les touffes de bambous. Plus loin, le chemin devient désert, c'est partout un long silence; bientôt les éclaireurs s'arrêtent pour fouiller une redoute abandonnée : c'était hier le bivouac des guérillas. Les branches entremêlées de lianes forment partout un rideau impénétrable; en les écartant, on découvre une foule de petits sentiers bien battus, semblables à des coulées de bêtes fauves. Les pieds des marcheurs s'enfoncent dans les sables humides qu'on retrouve encore à une quinzaine de lieues du littoral. Le soleil de juin est dans toute sa force et l'eau manque; malgré des haltes répétées, plusieurs fantassins tombent frappés d'insolation : après quelques minutes de délire, ils succombent. On

sait qu'une lagune, dont l'eau est assez bonne, se trouve à moitié route d'Altamira : on s'y traîne péniblement; après quatre heures de repos, on repart pour Altamira, où l'on arrive la nuit. Nous avons mis quatorze heures à parcourir les cinq lieues qui séparent cette ville de Tampico.

Altamira, comme son nom l'indique, est située sur une éminence au sortir de la forêt vierge. C'était, du temps des Espagnols, un lieu favori de villégiature. Une place carrée sans autre ornement qu'une simple colonne rostrale surmontée d'un aigle national à moitié brisé, une église délabrée, de longues maisons à arcades bâties en pierres de taille rongées par les pluies, un cimetière profané, quelques jardins dévastés où broutent des chèvres, voilà les restes de la ville où depuis deux ans ont campé les guérillas. En sortant d'Altamira, l'horizon s'élargit; une ligne bleuâtre de montagnes se découpe dans le lointain. Le terrain monte en ondulant. Toutes les dix lieues, on rencontre près d'un ruisseau un pauvre *rancho* perdu dans la broussaille. L'herbe à couper dans les ravins, les taureaux en liberté à abattre sous bois, telles furent les seules ressources de deux longues étapes.

Nous avons laissé, au sortir d'Altamira, l'infanterie et l'artillerie s'embarquer sur le fleuve du

Tamesis, à bord des bateaux appelés en toute hâte de Tampico. Pendant qu'elles remontaient le courant, la cavalerie poursuivait sa route par terre et marchait toute la nuit, chaque cavalier portant suspendue à sa selle une peau de bouc gonflée d'eau en prévision du café de la halte, car depuis deux ans pas une goutte de pluie n'était tombée dans les terres chaudes du Tamaulipas. Les plus grands lacs étaient desséchés et convertis en véritables ossuaires : c'était là le dernier rendez-vous des troupes qui venaient s'y désaltérer ; les animaux qui avaient eu la force de s'y traîner y mouraient les membres cloués dans la vase.

Après quatre nuits d'insomnie, Antonio, charmant village indien aux coquettes maisons blanches, mystérieusement couché au bord du Tamesis au milieu d'une ceinture de platanes séculaires, apparut comme l'oasis dans le désert. La population nous fit bon accueil, et le repos du soir ne fut troublé que par le sifflet du vapeur qui remontait lentement en traînant à sa remorque les chalands chargés de contre-guérillas. Le lendemain, infanterie, cavalerie et artillerie se donnaient la main à Tancasnequi, sur la rive gauche du Tamesis, à quarante lieues de Tampico. Les libéraux surpris venaient d'évacuer en toute hâte. Malgré la rapidité de notre marche, les chances de combat s'étaient

évanouies. Tancasnequi est une belle *hacienda* entourée de riches cultures de maïs ; la maison d'habitation, bâtie à l'italienne, quoique peu solide, est de belle apparence. L'administrateur, M. Gargoya, y vivait avec sa famille. Autour de sa demeure se groupaient les cases des Indiens *peones* (journaliers) attachés à l'exploitation et de vastes porcheries (1).

Au point de vue commercial, l'occupation de Tancasnequi, que l'ennemi venait d'abandonner, avait un immense intérêt. En face, sur la rive droite du fleuve, s'élève Tantoyuquita : c'est le nom qu'on donne aux docks de Tampico, qui servent à emmagasiner les cargaisons que ce port expédie par le fleuve. Là, des mules descendues des hauts plateaux, sous la conduite d'*arrieros*, sont chargées

(1) Le cochon est l'animal le plus répandu au Mexique et le plus productif. Sur le plateau de San-Andrés, au pied du pic d'Orizaba, il y a des *haciendas* splendidement construites, entre autres San-Francisco Algives, dont les colonnades de granit ont un aspect grandiose. Elles renferment des fortunes princières ; dans une vingtaine de cours, communiquant entre elles et contenant chacune des milliers de niches comme une ruche d'abeilles, se prélassent vingt mille cochons ; chaque animal vaut en moyenne de 8 à 10 piastres. L'élevage y est perfectionné. Toute cette gent à longs poils, peu farouche, quoique d'aspect aussi sauvage que les sangliers d'Europe, va successivement disparaître dans d'énormes chaudières de cuivre, d'où sortent des quantités incalculables de lard et de graisse réservée moitié à la consommation, moitié à la fabrication du savon.

de ballots et remontent vers San-Luis pour se disséminer ensuite dans toutes les directions de l'intérieur. La valeur des marchandises, qui alors y étaient accumulées en dépôt, s'élevait à près de 2 millions de piastres. Les opérations de cet entrepôt étaient considérables : aussi, dès que Tampico eut été réoccupé par les Français, les libéraux, privés des revenus du port, s'empressèrent d'établir un second cordon douanier à Tancasnequi, par où passaient forcément les colis débarqués à Tantoyuquita, la route de terre étant jusqu'à ce point impraticable pour les convois. Ils lancèrent un décret par lequel toutes les marchandises existant déjà en magasin, ainsi que les nouveaux arrivages, seraient frappées d'un second droit de trente pour cent, et en appuyèrent l'exécution rigoureuse par l'établissement d'un poste militaire. Pendant la crise commerciale qui suivit ce décret, toutes les transactions entre Tampico et l'intérieur avaient donc cessé; l'arrivée de la contre-guérilla leur rendit un libre essor. Une commission de négociants assistée des consuls fut aussitôt mandée à Tancasnequi pour établir le bilan de l'actif et des pertes que les libéraux avaient fait subir au commerce local pendant leur séjour, pertes heureusement minimes en raison de leur évacuation précipitée. Les dommages causés avaient principalement porté

sur les conserves alimentaires que les États-Unis expédient en grande quantité, sur les caisses de cigares de la Havane et sur les vins fins venus d'Europe (1). Avant les hostilités, M. Garagoya cumulait les fonctions d'administrateur de l'*hacienda* de Tancasnequi et de directeur de l'entrepôt de Tantoyuquita, où il avait été délégué par les négociants de Tampico pour recevoir et expédier leurs marchandises. Aussi fin que poltron, il était resté à son poste malgré l'arrivée des juaristes, décidé naturellement à ne se compromettre vis-à-vis d'aucun parti. L'apparition des Français le força à sortir de la réserve que, d'accord avec l'alcade, il s'était promis de garder. Les libéraux, en abandonnant Tampico devant les baïonnettes du régiment d'infanterie de marine, s'étaient autrefois emparés des archives de la douane et de trois embarcations chargées de munitions. Le tout avait été conduit à l'*hacienda* de Tancasnequi; les renseignements étaient sûrs, les archives avaient leur prix. De plus, au nombre des embarcations

(1) On sait que la vice-royauté espagnole, résolue pendant son règne à ne pas laisser naître de concurrence aux produits de la mère-patrie, avait banni la plantation de la vigne, à laquelle le terroir mexicain convient à merveille. De très-heureux essais tentés près de la ville d'Agua-Calientes, quoique sur une modeste échelle, ont prouvé que dans l'avenir la viticulture aurait de grandes chances de réussite, si on lui consacrait des soins intelligents.

enlevées, se trouvait la baleinière de la *Lance*, qui était venue s'échouer, on le sait, à la barre de Tampico. Les guérillas avaient remis à flot cette baleinière, et, pour célébrer leur mince triomphe, l'avaient décorée en grande pompe du nom du gouverneur actuel du Tamaulipas, le général républicain La Garza. On fit de vaines recherches. M. Garagoya et l'alcade consultés déclarèrent, après mille serments, ne rien connaître de cette affaire.

Deux routes partent de Tancasnequi, si on peut appeler routes deux coupures dans la broussaille : l'une à l'ouest va sur San-Luis ; l'autre au nord conduit à Vittoria. A un kilomètre du bivouac, la route nord était semée de boulets tombés de voitures parties récemment. Il était évident qu'un convoi ennemi s'enfuyait vers le quartier général de Cortina, vers Vittoria. On interrogea de nouveau l'administrateur et l'alcade. Même silence. Dès lors l'alcade fut mis au secret, et l'administrateur gardé à vue. Après un court interrogatoire à huis clos, on entendit retentir au fond du bois des cris de douleur. Deux de nos vigoureux turcos bâtonnaient à coups redoublés le fonctionnaire récalcitrant. M. Garagoya fut amené à son tour sur le terrain de l'exécution. Alors seulement les deux Mexicains demandèrent à parler ; on les écouta. Un quart d'heure après, embarcations et archives étaient re-

trouvées ; la comédie était jouée. L'alcade et son ami, voulant se ménager l'avenir, avaient fait comprendre à voix basse qu'ils étaient bien disposés à nous servir, mais qu'il était utile avant tout de les maltraiter publiquement pour leur laisser plus tard invoquer le bénéfice de la violence au cas où l'ennemi ferait un retour. Les deux soldats, qui avaient reçu le mot d'ordre, simulèrent une rude bastonnade : les serviteurs de l'*hacienda* assistaient à la scène. Les prisonniers, après leurs aveux, furent relâchés. Les archives étaient enfouies dans les docks de Tantoyuquita, d'où les libéraux n'avaient pas eu le temps de les enlever, grâce à la rapidité de leur retraite. Les barques avaient été cachées sous des amas de lianes au milieu des halliers. L'alcade déclara en outre que le chef de bandits Bujano, — qui, à la tête de quatre-vingts routiers, faisait métier de détrousser les voyageurs sur les grands chemins, et dont les négociants de Tampico avaient cru sage d'invoquer la protection pour leurs propres marchandises en lui cédant une part dans les bénéfices, — était parti le matin même de Tancasnequi. Il avait emmené des voitures chargées de munitions d'artillerie à destination du parc de Vittoria, et des provisions de liqueurs et de vins demandées par les négociants de cette ville pour la table du général Cortina, qui